

ÉRIC CHEVILLARD

PRÉHISTOIRE

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

PRÉHISTOIRE

DU MÊME AUTEUR



- MOURIR M'ENRHUME, *roman*, 1987
LE DÉMARCHEUR, *roman*, 1988
PALAFOX, *roman*, 1990 ("double", n° 25)
LE CAOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman*, 1992
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman*, 1993 ("double", n° 39)
PRÉHISTOIRE, *roman*, 1994
UN FANTÔME, *roman*, 1995
AU PLAFOND, *roman*, 1997
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman*, 1999
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman*, 2001
DU HÉRISSON, *roman*, 2002 ("double", n° 84)
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman*, 2003 ("double", n° 72)
OREILLE ROUGE, *roman*, 2005 ("double", n° 44)
DÉMOLIR NISARD, *roman*, 2006
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman*, 2007
CHOIR, *roman*, 2010
DINO EGGER, *roman*, 2011
L'AUTEURET MOI, *roman*, 2012
- Aux éditions Fata Morgana*
SCALPS, 2004
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, 2007
AILES, 2007
EN TERRITOIRE CHEYENNE, 2009
IGUANES ET MOINES, 2011
- Aux éditions Argol*
D'ATTAQUE, 2005
- Aux éditions Dissonances*
DANS LA ZONE D'ACTIVITÉS, 2007 (repris sur Publie.net, 2008)
- Aux éditions L'Arbre vengeur*
L'AUTOFICTIF, 2009
L'AUTOFICTIF VOIT UNE LOUTRE, 2010
L'AUTOFICTIF PÈRE ET FILS, 2011
L'AUTOFICTIF PREND UN COACH, 2012

ÉRIC CHEVILLARD

PRÉHISTOIRE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1994 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

*Seuls les dessins des cavernes
semblent bons pour durer toujours.*

Gaston Chaissac

Boborikine n'était pas grand, sans être ridiculement petit, devait avoir ou faire ou tirer une tête de moins que moi, à en juger par son uniforme, mais cette tête de moins était plus large que la mienne, nettement, à en juger par sa casquette, et ses membres étaient plus courts que les miens, proportionnés à sa taille modeste, je n'en doute pas, mais trop courts pour un homme comme moi, et, par voie de conséquence, sont trop courtes aussi les manches de sa veste et les jambes de son pantalon, tandis que je déchausse ses souliers à chaque pas, le gauche puis le droit, puis le gauche, d'où je conclus que ses pieds étaient plus longs que les miens, voire un peu trop longs pour un homme comme lui, de même que son ventre était plus gros, beaucoup plus gros que le mien puisque j'ai vraiment l'air d'épier le monde de derrière mes rideaux, dans cette veste trop vaste, le petit monde qui m'entoure. Boborikine est mort. Je lui succède. Son uniforme ne me va, mais alors pas du tout. J'en ai réclamé un neuf, à

mes mesures. Pour être plus efficace, ai-je argumenté, certain de tenir là un bon argument, plus strict, plus prompt, en rajoutant, et pour représenter plus dignement la profession. J'ose croire que ma requête sera entendue là-haut et finalement satisfaite, au bout des lenteurs administratives. En attendant, je suis bien obligé de porter l'uniforme de Boborikine. Il ne me va pas du tout.

C'est un uniforme bleu marine, comme souvent les uniformes, avec des boutons dorés, comme souvent les boutons des uniformes – car, avant de se distinguer d'entre les uniformes, il est indispensable qu'un uniforme soit conforme à l'idée que l'on se fait de l'uniforme, et les boutons d'un uniforme, pareillement, ne sauraient être trop différents des boutons d'uniforme généralement utilisés pour boutonner les uniformes, ou bien la notion même d'uniforme rejoindrait dans le flou de la suggestion érotique les déshabillés plus légers que l'air et les chemisettes insoupçonnables qui s'évanouissent comme la première neige en touchant le sol. Or, dans le cas d'un uniforme digne de ce nom, c'est au contraire celui qui le porte qui s'efface en le revêtant, dès lors confondu avec la fonction qu'il occupe et qui ne l'occupe pas moins. Mais l'uniforme de Boborikine est à la

fois trop court et trop ample pour moi. Je ne suis décidément pas l'homme qu'il lui faut.

On me réplique aussi sec de là-haut qu'un uniforme n'a besoin de personne, sinon pour tenir debout, et que telle poignée de son vaut bien telle autre dans le ventre de la poupée, Boborikine ou moi, peu importe, que ma requête est irrecevable et repose même sur un sens des valeurs complètement perverti puisque ce serait plutôt à moi de m'adapter, en toute logique, de prendre du poids et de descendre un peu de ma hauteur afin de me couler dans l'uniforme de Boborikine, que cette manière de m'en échapper par tous les bouts pourrait bien être considérée comme un manquement à la discipline, déjà, une faute grave, un refus d'obéissance, que je suis grotesque ainsi, dans cet uniforme, que je le déshonore, portant préjudice du même coup à la profession tout entière, qu'il va falloir que je change et vite si je veux éviter des sanctions, voire une mise à pied définitive, que mon attitude est inqualifiable et que je ne suis pas en mesure de rien réclamer, surtout pas un uniforme, quand on voit la façon dont je les porte, me suis-je bien regardé, cette désinvolture, ce débraillé, comment osais-je prétendre en obtenir un neuf ?

Et, de là-haut, on ajoute pour m'accabler que l'uniforme de Boborikine, dont je me plains précisément parce qu'il fut et reste, en quelque sorte, celui de Boborikine, plus gros et plus petit que moi, habilla longtemps son prédécesseur, Crescenzo, plus petit que lui et plus maigre que moi, ce qui n'empêcha pas Boborikine d'exercer ses fonctions avec distinction, parfaitement sanglé dans cet uniforme dont il ne contestait pas plus la coupe qu'il ne remettait en cause les statuts de la profession et les devoirs de sa charge, en cela digne successeur de Crescenzo qui demanda même à être enterré avec son uniforme, une dernière volonté émouvante mais peu raisonnable, cette seconde peau ayant survécu à la maladie emphysémateuse qui emporta le malheureux, il eût été absurde et criminel de l'exposer à la contamination, un cadavre pourrit tout ce qui l'entoure, c'est bien connu, l'ambiance en général, on déshabilla donc Crescenzo vite fait, on éloigna de lui l'uniforme miraculeusement épargné avant que la corruption ne le gagne, on l'épousseta, Boborikine lui fut confié, qui ne démérita pas. On attend de moi la même chose, la même souplesse et la même droiture. J'ai paraît-il intérêt à me faire tout petit, tout petit, et plus gros.

Les choses se compliquent pourtant, du fait de ma claudication. Je boite. Si bien que la jambe gauche du pantalon semble plus longue que la jambe droite, alors que non, pas du tout, c'est en réalité ma jambe gauche, restée raide suite à mon accident, qui sans être plus longue que ma jambe droite produit cette impression, du fait de sa raideur, tandis que la jambe droite du pantalon remonte légèrement sur ma cheville à chaque fois que joue l'articulation vieux jeu de mon genou droit. La symétrie s'y retrouve cependant, d'une certaine façon, puisque la manche droite de la veste semble plus longue que la manche gauche, nouvelle illusion d'optique qu'explique cette fois l'infirmité de mon prédécesseur, Boborikine, paralysé du bras droit suite à son accident, qui n'eut donc pas le loisir de gesticuler avec durant sa carrière, si bien que la manche correspondante ne porte pas de pli au coude, contrairement à l'autre qui remonte donc plus haut sur mon poignet lorsque j'agite le bras correspondant. À

quoi il faut bien ajouter que le soulier gauche est éculé, crevassé, presque inutile, tandis que le soulier droit ne manque pas d'allure, ayant été chaussé beaucoup moins souvent, du fait de l'infirmité de Crescenzo, amputé du pied droit suite à son accident. Mais, en garnissant de vieux journaux froissés la casquette, je pense pouvoir remédier à quelques-uns de ces inconvénients et corriger un peu ma tenue.

J'ai été nommé à ce poste en remplacement de Boborikine défunt. J'aurais pu tomber plus mal, une roche en surplomb a stoppé ma chute et seule la rotule de mon genou fracassé, rebondissant sur les aspérités des parois, aura finalement touché le fond du gouffre, si je me plais parfois à l'imaginer roulant toujours plus vite vers le centre de la Terre jusqu'à buter contre son noyau interne, pourquoi pas, et comme une bille chasse l'autre demeurer là à sa place, lisse et dure, bien huilée, qui rendrait aussitôt à ce vieux globe prisonnier depuis Copernic des révolutions et des cosmographies sa liberté de mouvement dans l'espace, formidable, mais où aller ? Je fus hissé hors du trou par mes compagnons d'équipée, sans connaissance, ma jambe gauche tordue, désarticulée, repliée sur mon épaule – quel chorégraphe désormais osera écrire comme si rien ne s'était passé ? Pourquoi

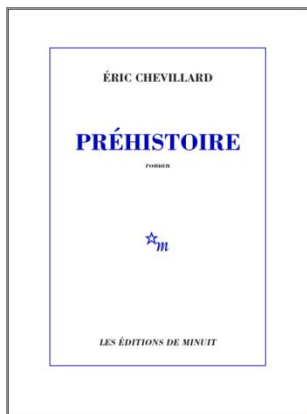
l'art des hommes finirait-il où commence la douleur ? Je vois le mur blanc du musée à travers vos toiles, ces eaux pâles, que signifie ? Penchez-vous plutôt avec précaution au bord du trou, dirigez votre regard sur la roche qui m'a sauvé la vie et contemplez un moment, je vous en prie, sans commentaires, la figure douloureuse de mon sang étoilé.

Ma vie fut menacée. On hésita, paraît-il, à me couper la jambe au-dessus du genou. Je ne regrette pas, dans un certain sens, que cette solution ait été finalement écartée, mais, d'un autre côté, considérant ma situation présente et constatant une fois de plus que ce soulier gauche est indigne du soulier droit – et leurs positions parallèles le plus souvent, voisines toujours, ou même contiguës, rendent la comparaison inévitable –, je ne peux m'empêcher de penser que sans jambe gauche, pas de pied gauche, et de soulier gauche encore moins, lequel serait donc resté au placard, comme autrefois le soulier droit inutile du pauvre Crescenzo, en sorte que mon successeur aurait trouvé en arrivant deux souliers dans le même état d'usure, ce qui vous pose un homme, incontestablement, tandis que moi, avec un pied dans la tombe et cet autre soulier presque neuf qui semblent bien provenir de la même paire mais

dont les chemins se seraient un jour séparés, on va se demander comment j'ai fait mon compte, où j'ai bien pu aller traîner, en quelle effrayante compagnie et pour piétiner quoi, je suis décidément mal parti.

Or ça ne va pas s'arranger. On pourrait le croire pourtant, en vertu du principe d'usure valable pour toute chose et qui veut que le neuf vieillisse davantage que ne vieillit dans le même temps le déjà vieux, sachant que dix années transforment complètement un enfant dont le père s'agite à peine de quelques rides, on pourrait croire que le soulier droit, qui porte malgré tout des traces du passage de Boborikine (brûlures, éraflures, boursoflures) et n'est plus la pièce de vitrine qu'il fut peut-être à l'origine, bel objet de cuir brillant mais coriace, fait pour l'œil plus que pour le pied, va s'assouplir encore, se déformer et se découdre, bâiller enfin au contact du sol et redevenir ainsi l'alter ego du soulier gauche, lequel de son côté n'a plus grand-chose à craindre des cailloux, puisqu'il les avale, ni des flaques, ayant chaviré tant de fois qu'il est désormais comme un poisson dans l'eau. On pourrait le croire, mais non. Cela se vérifierait sans doute si mes deux pieds avançaient du même pas, or je boîte, dois-je le rappeler déjà, la jambe gauche raide, l'articulation de mon

genou immobilisée par une broche, dont il résulte premièrement que le soulier gauche à la traîne racle le sol, tantôt de la pointe, tantôt du talon, selon la pente, et, deuxièmement, que je choisis toujours avec beaucoup de soin la place où je vais poser mon pied droit, mon seul appui ici-bas, mon socle, mon ancre, mon moyeu, mon pivot ici-bas. Tout cela pour dire que la paire ne se reconstituera jamais, au contraire, à mesure que j'avancerai dans ce récit, la disparité constatée ira en s'aggravant, avec pour conséquences des difficultés de locomotion accrues et vraisemblablement une fin de course pénible, au terme de laquelle une chute lourde, dramatique, encore une, là-bas, il faut y aller pourtant, allons-y.



Cette édition électronique du livre
Préhistoire d'Éric Chevillard
a été réalisée le 22 juin 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707314871).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707325297